

midi. «M. Braun trouve extraordinaire que la souveraine convoque séparément les membres du Gouvernement pour être renseignée par l'un sur le département de l'autre. Il est d'avis que la situation ne peut plus durer et que le krach est imminent, qu'en tout cas la camarilla qui entoure la souveraine et qui cherche à gouverner doit être anéantie . . . M. Braun voit la situation tout en noire, sans qu'il redoute les événements à venir . . . Contrecarré par l'entourage de la Souveraine, qui est le jouet d'une camarilla étrangère, sans appui du chef du Gouvernement qui cherche à se maintenir par des intrigues, comment veut-on soutenir cette lutte inégale de chaque jour? . . . »

Joseph Brincour n'est pas de l'avis de Braun quant à la consultation de Mongenast. Mais avant de nous étendre sur ce point, intercalons ce que Brincour dit à Welter au début de leur rencontre fortuite du 16 juillet: «Vous devez savoir ce qui se passe . . . vu le rôle prépondérant que vous jouez en politique.» Cette remarque incita Welter à confier à son Journal: «Dire que Brincour disait cela sans rire; c'est bon qu'on soit armé contre de pareilles assertions; l'ambition est le moindre de mes défauts et je fais de la politique en pur dilettantisme, abandonnant aux professionnels les grands rôles.»

Voici encore ce que Brincour souffla à l'oreille de Welter: Après avoir eu vent de ce qui se tramait et avoir appris que son ami Mongenast avait été appelé à Berg, il lui téléphona «pour donner un peu de rigidité à la colonne vertébrale du directeur-général des Finances, qui ne faisait guère quelque chose sans le consulter.» D'après ce que Brincour raconta à Welter «Mongenast était en bonne réputation auprès de la Cour, comme catholique bien pratiquant et qu'à cause de cela son attitude pourrait bien faire pencher le plateau de la balance dans un sens favorable. Voilà pourquoi il avait dit à Mongenast: «Il s'agit de montrer les dents! et que cela avait suffi pour déterminer son attitude. Mais Mongenast s'était heurté à Berg à une opiniâtreté très grande de la Grande-Duchesse qui ne voulait pas démodre et qui voulait refuser sa signature à la loi scolaire. Que la Grande-Duchesse Marie-Anne, malgré sa profonde religiosité, était pourtant très traitable et que celle-ci faisait son possible pour avoir la signature de la Grande-Duchesse. Enfin qu'au Gouvernement (Brincour sortait de chez Braun) on avait l'espoir que tout s'arrangerait.»

D'une entrevue qu'il eut le même jour avec le directeur-général des Travaux Publics, Welter rapporte ce qui suit: «De Waha se plaignait amèrement de l'attitude d'Eyschen qui ne faisait qu'intriguer et qui usait de toutes sortes de manoeuvres pour faire échec aux chemins de fer à petite section; que dans le Gouvernement il y avait des pratiques incompréhensibles; qu'il n'y avait que méfiance . . . qu'heureusement que lui et Braun tenaient ensemble et trouvaient un appui mutuel, sans quoi il ne resterait plus un jour.»

Ce malaise qui régnait au sein du gouvernement Eyschen, est encore caractérisé par ce que Welter écrit au sujet de la visite qu'il rendit au directeur-général de l'Intérieur: «Ce qui est étrange, c'est que dès qu'on a